



HAL
open science

Parler, écrire : La Bruyère analyste d'une disproportion

Gilles Siouffi

► **To cite this version:**

Gilles Siouffi. Parler, écrire : La Bruyère analyste d'une disproportion. J. Dagen, E. Bourguinat et M. Escola, éd. La Bruyère, le métier de moraliste, Actes du Colloque international pour le Tricentenaire de la mort de La Bruyère ,,, Champion, p. 61-69., 2001. hal-03104701

HAL Id: hal-03104701

<https://hal.science/hal-03104701>

Submitted on 9 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PARLER, ÉCRIRE : LA BRUYÈRE ANALYSTE D'UNE DISPROPORTION.

Qui d'entre nous n'a pas éprouvé dans la vie courante, au hasard d'une conversation, d'un dialogue, d'une discussion, un besoin irréprouvable de parler, une sorte de force, de pulsion, un entraînement qui nous a poussé bien au delà des bornes qu'on s'était fixées, nous conduisant parfois à dire des choses étranges, incongrues, malséantes, voire susceptibles de nous desservir, ou au contraire neuves, fines, incroyablement créatives, et qu'on n'aurait jamais imaginé être capables de penser ? Et qui n'a pas, en parallèle, éprouvé une difficulté insurmontable à écrire, une incapacité à concentrer cette énergie dès lors qu'il s'agit de coucher ses idées sur le papier, un sentiment que celles-ci résistent, qu'elles n'ont plus aucun pouvoir, que soi-même, on devient lourd, laborieux, sans imagination ?

C'est à ce phénomène que nous voudrions nous intéresser ici, sous la forme du moins dont il a été décrit par La Bruyère. À côté du "moraliste", on trouve en effet chez La Bruyère un écrivain professionnel, un professionnel de l'expression, et des relations entre pensée et langage. Selon lui, ce phénomène s'explique par l'idée d'une différence foncière entre réalisation écrite et réalisation orale de la langue, entre production d'écrit et production d'oral. Cette réflexion, qu'on retrouve chez beaucoup d'auteurs de la fin de la génération classique, notamment des commentateurs linguistiques de la lignée de Vaugelas : Bouhours, Madame de Scudéry, François de Callières, Saint-Réal, Morvan de Bellegarde, et qui ne manquera pas de frapper les spécialistes modernes de la pragmatique, pourrait être synthétisée au moyen de deux phrases emblématiques. La première est extraite de la section "De la Chaire", et dit : "Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit"ⁱⁱ ; la seconde extraite de la section "De la Société" : "Il semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire"ⁱⁱⁱ. Deux phrases qui rappellent un constat qui avait déjà été établi par Vaugelas : "La parole prononcée a plus d'action que la parole écrite". Il y a là un dispositif particulier, dans l'analyse de l'"énonciation", dont le caractère, au fil de ce que La Bruyère en dit, est à la fois un haut niveau de généralité, d'abstraction, de spéculation, et un investissement personnel très fort, selon une conjonction qui donne à cette idée une force, un dynamisme, et une ambiguïté toute particulière. Face au motif de l'aisance de parole, qui est appuyé, comme on va le voir, sur des considérations de nature presque anthropologique, il installe celui de la difficulté de l'écriture dont on peut se demander s'il ne s'appuie pas sur une gêne, une sorte de dépit devant la facilité qu'ont les orateurs à s'imposer. Si La Bruyère met en place, dès la préface, la dualité de l'écrivain et de l'orateurⁱⁱⁱ, l'on sent bien que cette dualité est le reflet d'une profonde inégalité, qui place La Bruyère, en tant qu'écrivain, à un niveau nettement inférieur. Aussi, la radicalité de la réflexion spéculative doit-elle être mise en rapport avec une implication personnelle qui ne fait aucun doute, et qui explique l'important développement que La Bruyère va donner à cette idée dans le corps des *Caractères*. Au thème pascalien de l'aliénation des foules à la puissance éloquente il va ajouter celui de leur imperméabilité au livre et à l'écrit. "Personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage."^{iv}, perfection qui est néanmoins si difficile à atteindre.^v

1. Une fascination pour la facilité de parole.

Lorsqu'on lit les *Caractères* de Théophraste tels qu'ils ont été traduits par La Bruyère, on s'aperçoit que l'une des figures dominantes en est la figure du "beau parleur", de l'"impertinent", du "diseur de rien", de celui qui subit sans le savoir sa pulsion de parler. On peut considérer, à la vérité, que l'ensemble autour du thème du "babil" qu'on trouve chez Théophraste, et qui chez lui est un ensemble important, forme l'une des "matrices" de la future oeuvre de La Bruyère. Le motif le plus frappant de la description de La Bruyère, celui qu'on trouve dans "De La Société" : "Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, et il ne vous coûtera bientôt pour le connaître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, etc."^{vi}, est la traduction presque directe d'une remarque de Théophraste^{vii}. On remarquera que ce dispositif imitatif se retrouve de façon quasi identique chez Boileau, qui avait repris d'Horace le personnage du "fâcheux", celui qui ne peut s'empêcher de poursuivre dans la rue la personne qu'il a rencontrée jusqu'à ce qu'il ait achevé de déverser tout ce qu'il avait à dire. Il y a là un parallélisme qui étonne. A la vérité, le motif était bien connu des Latins, qui l'avaient baptisé du magnifique nom d'"impetus loquendi", concept développé, entre autres, chez Cicéron et Quintilien. Chez les Latins comme chez La Bruyère, il s'agit au départ d'une remarque concrète, de nature presque physique, et qui frappe en tant qu'elle se pose comme une donnée immédiate de l'expérience. "On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue remue dans son palais comme le poisson dans l'eau...", dit Théophraste^{viii}. De sorte que la parole est décrite comme une entité presque autonome, indépendante de l'énonciateur. Chez Scipion Dupleix, commentateur linguistique du milieu du XVII^e siècle, on trouvait : "La parole échappe facilement et légèrement de la bouche"^{ix}.

On notera qu'au XVII^e siècle, le caractère concret de ces premières représentations se double d'une spéculation alimentée par les interrogations cartésiennes sur le phénomène de la parole et sur son éventuel caractère mécanique (voir le *Discours physique de la parole* de Cordemoy, 1668, par exemple). Chez La Bruyère, le motif est enrichi par des remarques faites sur la conversation, sujet d'étude privilégié à la génération des moralistes. La Bruyère note que, contrairement à ce que l'on croit, la conversation n'est pas nécessairement le lieu du dialogue, de l'écoute de l'autre, de l'échange authentique, mais souvent une occasion de s'exprimer sans retenue, d'imposer, de s'emporter, et de céder à une véritable fureur de parler. "L'on parle impétueusement dans les entretiens", dit-il^x. Il remarque aussi que la conversation est souvent le lieu d'une créativité particulière, qui pousse au bizarre^{xi}, souvent à un développement incontrôlé de l'individualisme et de l'imagination. Cette créativité a ses aspects négatifs : elle pousse à préférer au respect de l'autre le plaisir d'un bon mot, ce qui constituera toujours pour La Bruyère un scandale^{xii}. C'est une force plus puissante que la plus puissante des forces, à savoir l'amour-propre^{xiii}, -et ici La Bruyère reprendra la maxime de La Rochefoucauld selon laquelle : "On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler"^{xiv} - ; c'est une force qui ne connaît aucun frein : d'où la difficulté qu'on a de retenir, la facilité par contraste à trahir des secrets, à trop parler. Sur ce point, La Bruyère insistera beaucoup, y voyant le principe de l'"impertinence"^{xv}.

Quelle est par ailleurs l'attitude de La Bruyère face à l'éloquence ? On peut dire que celle-ci fait l'objet, en plusieurs occasions, d'une description particulièrement négative : "Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poumons."^{xvi}. On

retrouve ici un motif qu'on trouvait déjà chez Cicéron et Pascal. Toutefois, au fil de la description que La Bruyère fait de Richelieu dans son discours de réception à l'Académie Française de 1693, l'éloquence est aussi parée de vertus : "Il savait quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le coeur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières ou la multitude."^{xvii}

De sorte que l'on peut dégager, chez La Bruyère, les principes d'une attitude foncièrement ambiguë face à cette toute-puissance de la parole. Dans un autre genre, cette ambiguïté se trouvait déjà chez Pascal. La Bruyère condamne, mais en même temps défend, et reconnaît que finalement, ce qu'on pourrait conseiller de plus sage, c'est de s'y soumettre. Il est mi-scandalisé, mi-admirateur, par exemple, devant l'attitude des grands, qui n'hésitent pas à payer les autres de mots^{xviii} ; et il adopte la même attitude ambiguë envers l'institution, condamnant la chaire : l'éloquence "n' y a que trop régné"^{xix} , mais défendant l'Académie, nouveau lieu qui doit attirer "ceux dont la profession est d'exceller dans la science de la parole"^{xx} .

2. Le motif de la difficulté de l'écrit.

Au motif de la facilité de parole, nous avons dit au début que La Bruyère opposait celui de la difficulté de l'écrit. En effet, l'un des principaux problèmes de l'écrit, c'est son absence d'*impetus*. On n'est pas poussé lorsqu'on écrit par une énergie invincible, comme lorsqu'on se met à parler ; l'écriture est *difficile*. Aussi tous les commentateurs de l'époque prônent-ils la recherche de la facilité, de l'aisance, d'un style coulé qui rappelle la pulsion de la conversation, et donne l'illusion d'une création langagière spontanée. (Bouhours, Boileau).

Car la difficulté majeure de l'écrit est qu'il faut y rechercher une suite. Ce qu'on remarque dans l'oral, en effet, c'est certes une créativité extraordinaire, mais aussi une absence de suite. Ici, La Bruyère s'est laissé tenter par une expérimentation séduisante : celle qui consiste à noter les conversations, à les transcrire, pour voir quel effet on obtient par cette opération. La remarque de La Bruyère est la suivante : "Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire, ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite"^{xxi} . Il note qu'il y a un effet d'entraînement spécifique, dans la conversation ("L'on suit ses idées"^{xxii}), mais qui ne produit pas toujours de la cohérence.

Cette obsession de la suite fera l'essentiel de ses réflexions sur l'écriture. On sait que, parmi les reproches qui furent adressés à La Bruyère à la parution des *Caractères*, figure celui de manquer de suite. La Bruyère ne pouvait pas être un écrivain, car il ne savait pas écrire "de suite", et notamment "faire des transitions". De ces reproches, La Bruyère se fait l'écho dans ce passage du *Discours de réception* : "Ils prononcèrent aussi que je n'étais pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface : tant ils estimaient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser, et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées, et de faire des transitions"^{xxiii} . Passage où il faut voir autant l'expression d'un fort doute sur soi-même que le témoignage d'une conception très particulière de l'écriture, fondée sur la "liaison" (on pense à ce que dira plus tard Condillac), conception qui n'était pas sans s'appuyer sur un imaginaire de la difficulté tel qu'il mettait cet exercice pratiquement hors de portée.

Car si l'éloquence se trouve finalement dévalorisée, dans la réflexion de La Bruyère, l'écrit fait à l'inverse l'objet d'une sur-valorisation tout-à-fait remarquable. Nous allons nous

expliquer sur ce terme de "sur-valorisation". Nous noterons d'abord qu'elle s'appuie, dans un premier temps, sur l'idée que l'écriture n'est pas à la portée de tout le monde (alors que *l'impetus loquendi* est précisément commun à tous). Il est fréquent que La Bruyère revendique explicitement le caractère professionnel de l'écriture, par exemple dans la phrase fameuse : "C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule"^{xxiv}. On note aussi chez lui une idéalisation de certains modèles. Théophraste, par exemple, à propos de l'oeuvre duquel La Bruyère écrit : "On l'a appelé un livre d'or"^{xxv}. L'écriture est valorisée précisément par ce qui faisait sa faiblesse au regard de l'oral : son caractère médiocre, laborieux. Elle se caractérise par l'absence de cette pulsion, de cette énergie, par lesquelles on faisait l'expérience de la parole. Pour La Bruyère, les écrivains moyens sont encore victimes de cette illusion énergétique : "Un esprit médiocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement"^{xxvi}. Si la seconde partie de la phrase a souvent été commentée en rapport avec le concept de "raison", c'est plutôt la première qui nous intéressera ici : on y lit en effet la description d'un pouvoir de la langue hypnotisant à un tel point ("divinement"), qu'il peut devenir presque aliénant, et faire disparaître l'esprit critique.

Ces données exposées, nous formulerons l'hypothèse que l'imaginaire qui résulte de cette valorisation de l'écriture, est un imaginaire à forte potentialité négative, capable même de conduire à la tentation de l'auto-destruction. Nous en voulons pour preuve les éloges faits par La Bruyère des autres écrivains, par exemple. On remarque que ces éloges s'effectuent souvent sous les auspices d'un imaginaire paralysant de la perfection, d'un mépris de la qualité singulière au profit d'un éloge de l'absence de défaut^{xxvii}. Si l'examen des écrivains qui constitue une bonne part de la section "Des Ouvrages de l'esprit" peut être considéré à bien des égards comme la définition d'une famille idéale, au sein de laquelle, par le geste même qui consiste à la décrire, La Bruyère rêve de se constituer une place, il est aussi un inventaire des défauts de chacun des écrivains envisagés, de leurs faiblesses, de ce qui leur a manqué^{xxviii}.

3. La tentation du dégoût.

Aussi n'hésitons-nous pas à avancer que la première conséquence de cette sur-valorisation est la tentation d'une négation de l'écriture. Cette tentation ne doit pas être sous-estimée dans le travail de La Bruyère. On peut tout d'abord en lire un témoignage dans l'étonnant auto-portrait qui figure dans les *Caractères* sous le nom de portrait d'Antisthène^{xxix}. "Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie, qu'on ne se hasarde plus de me dire : "Vous écrivez si bien, Antisthène ! continuez d'écrire... (...). Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre." Comment ne pas voir dans ces phrases une forme de dégoût de soi en tant qu'écrivain, de *Selbst-Hass*, en somme ? Comment ne pas y voir aussi un doute plus profond sur la portée réelle de l'écriture ?

A l'égard de la parole également, La Bruyère a été tenté d'adopter des attitudes de renoncement. Il y a eu dans sa vie une occasion où il a eu véritablement à parler : au moment de sa réception à l'Académie Française. Et à ce moment, il a été pris d'un doute. Pourquoi parler ? Pourquoi "prononcer un discours éloquent"^{xxx} ? N'y a-t-il pas le risque d'une "harangue longue et ennuyeuse"^{xxxi} ? Il y a eu chez lui, à ce moment-là, véritable séduction de l'annulation. "Je pouvais suivre l'exemple de ceux qui, postulant une place dans cette compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent

dédaigneusement, la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire et qu'un moment à parler, quoique capables de parler longtemps, et de parler bien."^{xxxii}

En fait, s'il acceptera de jouer le jeu, par idéalisation de ce qu'il y a, dans l'exercice imposé aux académiciens, d'illustration de la langue, il témoigne qu'il aura vécu cette espèce de dégoût de soi qui naît de l'usage trop assumé, trop sérieux, de l'écriture. A la fin de son discours, il prononcera cette phrase emblématique : "Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?"^{xxxiii}. Comment ne pas remarquer, par ailleurs, que les *Caractères* eux-mêmes présentent, à la manière, si l'on ose dire, et toute proportion gardée, du *Tractatus* de Wittgenstein, une espèce de circularité ? Si la première phrase en est : "Tout est dit"^{xxxiv}, la dernière est en effet : "Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne ; et si on les goûte, je m'en étonne de même"^{xxxv}, preuve de l'indifférence finale qu'il manifeste à l'égard du sort de son livre. Nullité de l'écriture, absence d'apport, absence de poids. Sans doute pense-t-il qu'à la limite, c'est aussi bien de ne pas dire que de dire. D'où l'éloge du secret, du silence, qu'on trouve souvent chez lui. Que l'écriture, par certains de ses aspects, mène à sa propre destruction, il est sans doute permis de dire que La Bruyère l'a éprouvé.

4. L'imagination d'une langue plus haute.

Nous avons vu jusqu'à présent que l'imaginaire de l'expression était axé pour l'essentiel, chez La Bruyère, autour de l'idée d'une différence fondamentale entre expression écrite et expression orale : à la parole pleine d'énergie, puissamment soutenue par la volonté individuelle, fait écho le labeur médiocre de l'écriture, sa lutte permanente avec les idées, et avec l'impossible "suite". Mais c'est ici que nous voudrions placer une articulation que nous jugeons essentielle, et sur laquelle nous voudrions insister. S'il y a chez La Bruyère cet apesantissement sur les différences entre écrit et oral, c'est qu'il y a aussi imagination, profondément, d'un univers de pensée ou de langage antérieur à cette production. Cet univers posé comme formulable, avant les artefacts liés aux conditions d'énonciation, comme un langage privé, en somme, La Bruyère a tenté de l'approcher par plusieurs biais, et d'en proposer une description. La première forme de cet imaginaire est sans doute la "pensée", du moins la façon dont elle est décrite, sous les auspices d'une forme idéale précédant le choix nécessaire entre écrit et oral. On remarquera dans les *Caractères* une véritable obsession pour le "fond", le contenu, la matière qui doit être celle de l'écrivain avant qu'il ait recours aux mots. "Il faut chercher seulement à penser et à parler juste"^{xxxvi}, phrase qui rappelle celle de François de Callières : "Pour bien parler et bien écrire, il faut commencer par bien penser"^{xxxvii}. Le "naturel", qui est conçu comme la forme la plus élevée de l'idéal linguistique à l'époque, aura pour mission s'assurer la transmission directe de cette forme au travers des réalisations effectives de la langue.

Il est sans doute possible de dire que cet imaginaire de départ a comme corollaire la postulation qu'il existe, quelque part, une adéquation formelle entre pensée et langage. On pourrait donner une illustration de cette idée au moyen de la phrase suivante : "Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en qu'une qui soit la bonne"^{xxxviii}. La Bruyère est donc de ceux qui postulent l'existence d'une pensée avant le langage, mais d'une pensée qui serait presque vue en termes formulables^{xxxix}. Il trouve bizarre, par exemple, qu'on puisse parler sans réfléchir (mais c'est un effet de *l'impetus loquendi*) : "Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé"^{xl}. La question posée par la théorie du naturel est en effet de savoir comment nous parvenons à

une expression directe. Qu'est-ce qui se présente d'abord ? "Un bon auteur, dit La Bruyère, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps, sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort."^{xli}. Ainsi, il y a bien une "première expression", une expression "naturelle". Cette expression est-elle celle qui est donnée à entendre dans l'oral ? Paradoxalement, il ne semble pas que ce soit l'idée de La Bruyère. Celui-ci inclinerait plutôt à penser que l'écrit seul peut amener à mettre en contact avec une semblable expression, la recherche de l'écrit, du moins, dans ce qu'elle peut avoir de plus apparenté à la recherche de la perfection. Le mouvement qu'il décrit est en effet un mouvement double, un mouvement de retour, et non une authentique impulsion. On voit bien alors comment cette conception s'appuie sur un imaginaire linguistique. Le piège de l'oral consisterait précisément en ce qu'il donne l'impression d'une plus grande proximité.

Une autre description possible de cet imaginaire peut être reconstituée dans le sens particulier du mot "éloquence" qui est le sien lorsque ce mot est pris en bonne part. De la même façon qu'on trouvait chez Pascal l'éloge d'une éloquence profonde, authentique, éloquence du cœur ayant fort peu à voir avec les artifices des orateurs, on trouve chez La Bruyère la description d'une véritable éloquence, qui peut être dissimulée aussi bien derrière l'écrit que derrière l'oral. Comme Pascal, La Bruyère utilise pour la décrire le motif de la dissimulation^{xlii}.

Mais on notera que cette éloquence sert aussi à alimenter le fantasme d'une compétence linguistique en quelque sorte totale qui serait faite autant de maîtrise d'écrit que de maîtrise d'oral. En cela, cet imaginaire rejoint la théorie de la complétude qui avait déjà été élaborée par Vaugelas et Bouhours^{xliii}, théorie selon laquelle l'écrit complète l'oral, et selon laquelle seule une conjonction des deux exercices permet d'atteindre l'essence véritable de la langue. Si l'on examine par exemple l'éloge de Bossuet qui est fait dans le Discours^{xliv}, on s'aperçoit que Bossuet est essentiellement loué d'être la fois écrivain et orateur. Il a toutes les qualités. Une idéalisation comparable peut se remarquer à propos des Académiciens. Ce sont de "diserts orateurs"^{xlv}, dit La Bruyère ; ils ont "employé tous les tours et toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles"^{xlvi}, et ils se signalent par "les talents qu'ils ont de bien parler et de bien écrire"^{xlvii}. On notera enfin que cette réconciliation mystérieuse de l'écrit et de l'oral, qui signale pour La Bruyère la véritable éloquence, et l'authentique compétence linguistique, a également été décrite par lui dans la figure des femmes. Les femmes constituent un imaginaire de la perfection linguistique, dans la mesure où elles maîtrisent à la fois l'oral (la conversation), et l'écrit (les lettres). La Bruyère va jusqu'à dire que "si les femmes étaient toujours correctes, (...) les lettres de quelques-unes d'entre elles seraient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit"^{xlviii}. Sans doute les femmes pourraient-elles être des écrivains hors pair^{xlix}, du moins sont-elles l'illustration vivante de la théorie du naturel, ou la preuve que celle-ci n'est pas une chimère absolument abstraite et dépourvue d'existence tangible.

En conclusion, il nous semble indéniable que La Bruyère représente l'un des piliers de la tradition française de l'imaginaire linguistique. Il faut sans doute voir dans cet écrivain malade de lui-même l'un des esprits qui se sont efforcés avec le plus de soin de décrire cette réalité linguistique, ou "psycho-linguistique", comme on voudra, intangible, mais néanmoins d'existence considérée comme certaine, qui a été posée par tout un pan de notre tradition linguistique et littéraire comme précédant l'expression effective. Sa réflexion s'inscrit dans le prolongement de tout un discours de type "pragmatique" qui a voulu

décrire très précisément, dans ces années-là, les particularités de l'énonciation, leur influence sur le "contenu", ainsi que leurs liens avec les artefacts de la communication. Mais La Bruyère ne s'en tient pas là : s'il a été fasciné par l'*energeia* du langage, selon les termes de Humboldt, énergie propre, autonome, dont il a vu l'homme habité, et dont il a cherché à décrire les manifestations, il s'est efforcé de dépasser cette fascination par la postulation d'une structure interne homogène, continue, qui ait une suite, et qui ne se situe par sur le même plan, précisément, que cette *energeia*. Cette structure, la recherche d'une pensée, d'un fond, d'un contenu, semble chez l'écrivain lui donner forme dans le temps même où il s'efforce de retrouver à l'écrit l'impossible écho de la pulsion qui est celle de l'oral. Car telle est sans doute la racine du paradoxe qui nourrit l'imaginaire linguistique chez La Bruyère : que cherche-t-il finalement à reconstituer, sinon un chimérique "oral de l'écrit" qui serait, sous forme linéaire, structurée, l'influx de la parole dans ce que celui-ci peut avoir d'irrésistible. Sans doute cette ambition irraisonnée de réunir les contraires a-t-elle été à l'origine d'une des réflexions les plus étonnantes que nous a laissées l'époque classique sur les relations entre l'homme et sa langue : sans doute s'est-elle aussi nourrie de, et a-t-elle alimenté, une intense frustration d'écrivain¹.

GILLES SIOUFFI
 Université Paul Valéry,
 Montpellier-III.

ⁱ “ De la Chaire ”, 27.

ⁱⁱ “ De la Société ”, 78.

ⁱⁱⁱ *Les Caractères*, éd. Garapon, Garnier, p. 61.

^{iv} “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 19.

^v Si l'assentiment, l'approbation, semblent comme immanquablement appelés par la parole, la critique, selon La Bruyère, semble en revanche l'être par l'écriture. (“ Des Ouvrages de l'esprit ”, 26).

^{vi} “ De la Société ”, 14.

^{vii} éd. Garnier, p. 29.

^{viii} éd. Garnier, p. 30.

^{ix} *Liberté de la langue française dans sa pureté*, 1650, p.118.

^x “ De la Société ”, 67.

^{xi} “ De la Société ”, 6.

^{xii} “ De la Cour ”, 80.

^{xiii} “ De l'Homme ”, 66-67.

^{xiv} *Maximes*, 138.

^{xv} Entre autres : “ De la Société ”, 18, “ De l'homme ”, 149, “ Des jugements ”, 377.

^{xvi} “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 55.

^{xvii} éd. Garnier, p. 505.

^{xviii} “ Des Grands ”, 6.

^{xix} préface au “ Discours ”, éd. Garnier, p. 500.

^{xx} Ibid.

^{xxi} ” De la Société ”, 67.

^{xxii} Ibid.

^{xxiii} éd. Garnier, p. 493.

^{xxiv} “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 3.

^{xxv} éd. Garnier, p. 6

^{xxvi} “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 18.

^{xxvii} “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 30.

^{xxviii} exemple : Corneille, “ Des Ouvrages de l'esprit ”, 54.

^{xxix} “ Des Jugements ”, 21.

^{xxx} éd. Garnier, p. 500.

^{xxxi} Ibid., p. 499.

^{xxxii} Ibid.

^{xxxiii} Ibid., p. 513.

^{xxxiv} “ Des Ouvrages de l’esprit ”, 1.

^{xxxv} “ Des Esprits forts ”, 50.

^{xxxvi} “ Des Ouvrages de l’esprit ”, 2.

^{xxxvii} *Du bon et du mauvais usage dans les manières de s’exprimer*, 1693, p. 133.

^{xxxviii} “ Des Ouvrages de l’esprit ”, 17.

^{xxxix} Pour Cordemoy, l'idée laisse un souvenir de même forme que le mot, mais néanmoins entièrement distinct. On citera ce passage étonnant, qui définit l'univers de la pensée comme un univers radicalement étranger à celui des langues, mais dans lequel il semble que l'on puisse se repérer de façon étonnamment similaire : "Et ce qu'il y a de remarquable est que quand nous sommes convenus que plusieurs mots signifient une même chose, nous joignons si bien l'idée ou la pensée de cette chose à chacun de ces mots, que souvent nous nous souvenons très bien qu'on nous en a donné l'idée, sans nous souvenir duquel de tous ces mots on s'est servi, d'où vient que quand on se trouve avec des personnes de différents pays dont on sait les langues, on retient aisément chaque nouvelle et tout ce qui a été dit sur les sujets dont on a parlé, sans pouvoir précisément se ressouvenir des mots ni de la langue dont on s'est servi, pour nous donner les idées qui nous en restent." (*Discours physique de la parole*, 1668, p. 61).

^{xl} “ De la Société ”, 15.

^{xli} Ibid.

^{xlii} “ De la Chaire ”, 26.

^{xliiii} Bouhours, *Entretiens d’Ariste et d’Eugène*, p.130.

^{xliv} éd. Garnier, p. 507-508.

^{xlv} Ibid., 507.

^{xlvi} Ibid.

^{xlvii} Ibid., 508.

^{xlviii} ” Des Ouvrages de l’esprit ”, 37.

^{xliv} Dans un passage du “ Discours ”, (éd. Garnier, p. 493), il est fait état de rumeurs bizarres selon lesquelles une femme lui aurait soufflé le meilleur des *Caractères*...

^lCette frustration n'est pas seulement un thème linguistique : elle est aussi un thème littéraire et social bien connu à l'époque. Jean Lafond nous fait remarquer que le motif du ressentiment de l'écrivain, qui figure chez La Bruyère de façon éclatante, allant presque parfois jusqu'à la revendication d'une marginalité, est aussi le témoignage d'une condition sociale en plein bouleversement. Il est évident que la condition précaire de l'écrivain, en rien comparable avec celle de l'orateur, et souvent voilée par une fausse familiarité avec les grands, pouvait donner matière à une frustration dont la conséquence première était l'introspection.